

Guillaume Musso

Demain

roman



© XO Éditions, 2013
ISBN : 978-2-84563-622-4

1

Au milieu des fantômes

On n'est pas celui que l'on voit dans le miroir. On est celui qui brille dans le regard d'autrui.

Tarun J. TEJPAL

**Université de Harvard
Cambridge
19 décembre 2011**

L'amphithéâtre était bondé, mais silencieux.

Les aiguilles du cadran en bronze de la vieille horloge murale marquaient 14 h 55. Le cours de philosophie délivré par Matthew Shapiro touchait à sa fin.

Assise au premier rang, Erika Stewart, vingt-deux ans, dévisageait son professeur avec intensité. Depuis une heure, elle cherchait sans succès à capter son attention, buvant ses paroles, hochant la tête à chacune de ses remarques. Malgré l'indifférence que rencontraient les initiatives de la jeune femme, le prof exerçait sur elle une fascination chaque jour plus grande.

Son visage juvénile, ses cheveux courts et sa barbe naissante lui donnaient un charme indéniable qui suscitait beaucoup d'émoi parmi les étudiantes. Avec son jean délavé, ses bottes en cuir vieilli et son pull à col roulé, Matthew ressemblait plus à un étudiant *post-*

Demain

graduate qu'à certains de ses collègues à l'allure stricte et austère que l'on rencontrait sur le campus. Mais davantage que sa belle gueule, c'était surtout son éloquence qui faisait sa séduction.

Matthew Shapiro était l'un des professeurs les plus populaires du campus. Depuis cinq ans qu'il enseignait à Cambridge, ses cours passionnaient chaque année de nouveaux élèves. Grâce au bouche à oreille, plus de huit cents étudiants s'étaient inscrits ce trimestre pour suivre son enseignement, et son cours occupait à présent le plus grand amphi de Sever Hall.

LA PHILOSOPHIE EST INUTILE SI ELLE NE
CHASSE PAS LA SOUFFRANCE DE L'ESPRIT.

Calligraphiée au tableau, la phrase d'Épicure constituait la colonne vertébrale de l'enseignement de Matthew.

Ses cours de philosophie se voulaient accessibles et ne s'encombraient pas de concepts abscons. Tous ses raisonnements étaient en prise avec la réalité. Shapiro débutait chacune de ses interventions en partant du quotidien des élèves, des problèmes concrets auxquels ils étaient confrontés : la peur d'échouer à un examen, la rupture d'une liaison amoureuse, la tyrannie du regard des autres, le sens à donner à ses études... Une fois cette problématique posée, le professeur convoquait Platon, Sénèque, Nietzsche ou Schopenhauer. Et grâce à la vivacité de sa présentation, ces grandes figures donnaient l'impression de quitter pour un temps les manuels universitaires pour devenir des amis familiers et accessibles, capables de vous prodiguer des conseils utiles et réconfortants.

Demain

Avec intelligence et humour, Matthew intégrait aussi à son cours un large pan de la culture populaire. Films, chansons, bandes dessinées : tout était prétexte à philosopher. Même les séries télé trouvaient leur place dans cet enseignement. Le *Dr House* venait illustrer le raisonnement expérimental, les naufragés de *Lost* offraient une réflexion sur le contrat social, tandis que les publicitaires machistes de *Mad Men* ouvraient une porte pour étudier l'évolution des rapports entre les hommes et les femmes.

Si cette philosophie pragmatique avait contribué à faire de lui une « star » du campus, elle avait aussi suscité beaucoup de jalousie et d'agacement de la part de collègues qui trouvaient le contenu de son enseignement superficiel. Heureusement, la réussite aux examens et aux concours des élèves de Matthew avait jusqu'à présent joué en sa faveur.

Un groupe d'étudiants avait même filmé ses cours et les avait mis en ligne sur *YouTube*. L'initiative avait attiré la curiosité d'un journaliste du *Boston Globe* qui en avait fait un papier. Après la reprise de l'article dans le *New York Times*, Shapiro avait été sollicité pour écrire une sorte d'« antimanuel » de philosophie. Même si le livre s'était bien vendu, le jeune prof ne s'était pas laissé griser par cette notoriété naissante et était toujours resté disponible pour ses élèves et attentif à leur réussite. Mais la belle histoire avait connu un rebondissement tragique. L'hiver précédent, Matthew Shapiro avait perdu son épouse dans un accident de voiture. Une disparition soudaine et brutale qui l'avait laissé désemparé. S'il continuait à assurer ses cours,

Demain

l'enseignant passionnant et passionné avait perdu l'enthousiasme qui faisait sa singularité.

Erika plissa les yeux pour mieux détailler son professeur. Depuis le drame, quelque chose s'était brisé en Matthew. Ses traits s'étaient durcis, son regard avait perdu sa flamme ; cependant, le deuil et le chagrin lui donnaient une aura ténébreuse et mélancolique qui le rendait encore plus irrésistible aux yeux de la jeune femme.

L'étudiante baissa les paupières et se laissa porter par la voix grave et posée qui s'élevait dans l'amphithéâtre. Une voix qui avait perdu un peu de son charisme, mais qui restait apaisante. Les rayons du soleil perçaient à travers les vitres, réchauffant la grande pièce et éblouissant la travée centrale. Erika se sentait bien, bercée par ce timbre sécurisant.

Mais cet instant de grâce ne dura pas. Elle sursauta en entendant la sonnerie de fin de cours. Elle rangea ses affaires sans se presser puis attendit que la salle se soit vidée pour s'approcher timidement de Shapiro.

– Que faites-vous ici, Erika ? s'étonna Matthew en l'apercevant. Vous avez déjà validé ce module l'année dernière. Vous ne devez plus assister à mon cours.

– Je suis venue à cause de la phrase d'Helen Rowland que vous citiez souvent.

Matthew fronça les sourcils en signe d'incompréhension.

– « Les folies que l'on regrette le plus sont celles que l'on n'a pas commises quand on en avait l'occasion. »

Puis elle prit son courage à deux mains pour s'expliquer.

– Pour ne pas avoir de regrets, je voudrais commettre une folie. Voilà, samedi prochain, c'est mon anniversaire et je voudrais... Je voudrais vous inviter à dîner.

Demain

Matthew ouvrit des yeux ronds et tenta immédiatement de raisonner son élève :

– Vous êtes une jeune femme intelligente, Erika, donc vous savez très bien qu’il y a au moins deux cent cinquante raisons pour lesquelles je vais refuser votre proposition.

– Mais vous en avez envie, n’est-ce pas ?

– N’insistez pas, s’il vous plaît, l’interrompit-il.

Erika sentit la honte lui monter au visage. Elle bredouilla encore quelques mots d’excuses avant de quitter la salle.

Matthew enfila son manteau en soupirant, noua son écharpe et sortit à son tour sur le campus.

★

Avec ses étendues de pelouses, ses imposants bâtiments de brique brune et ses devises latines accrochées aux frontons, Harvard avait le chic et l’intemporalité des *colleges* britanniques.

Dès que Matthew fut dehors, il se roula une cigarette, l’alluma puis quitta rapidement Sever Hall. Son sac besace à l’épaule, il traversa le Yard, la grande cour gazonnée d’où partait un dédale de sentiers qui serpentaient sur plusieurs kilomètres desservant salles de cours, bibliothèques, musées et dortoirs.

Le parc baignait dans une belle lumière automnale. Depuis dix jours, la température particulièrement douce pour la saison et le soleil abondant offraient aux habitants de Nouvelle-Angleterre un été indien aussi agréable que tardif.

– M’sieur Shapiro ! Réflexe !

Demain

Matthew tourna la tête vers la voix qui l'interpellait. Un ballon de football américain arrivait dans sa direction. Il le réceptionna de justesse et le renvoya dans la foulée au *quarterback* qui l'avait sollicité.

Ordinateur portable ouvert sur les genoux, les étudiants avaient investi tous les bancs du Yard. Sur la pelouse, les rires fusaient et les conversations allaient bon train. Ici plus qu'ailleurs, les nationalités se mélangaient avec harmonie, et le brassage culturel était perçu comme une richesse. Bordeaux et gris, les deux couleurs fétiches de la célèbre université, s'affichaient d'ailleurs fièrement sur les blousons, les sweat-shirts et les sacs de sport : à Harvard, l'esprit d'appartenance à une communauté transcendait toutes les différences.

Matthew tira sur sa cigarette en passant devant Massachusetts Hall, la monumentale bâtisse à l'architecture géorgienne qui abritait à la fois les bureaux de la direction et les dortoirs des étudiants de première année. Debout sur les marches, Mlle Moore, l'assistante du recteur, lui lança un regard furieux suivi d'un rappel à l'ordre (« Monsieur Shapiro, combien de fois devrais-je vous répéter qu'il est interdit de fumer sur le campus... ») et d'un *laïus* sur les méfaits du tabac.

Regard figé et traits impassibles, Matthew l'ignora. Un bref instant, il fut tenté de lui répondre que mourir était vraiment le cadet de ses soucis, mais il se ravisa et quitta l'enceinte de l'université par le portail gigantesque qui débouchait sur Harvard Square.

★

Bourdonnant comme une ruche, le *Square* était en réalité une grande place entourée de commerces, de

Demain

librairies, de petits restaurants et de cafés aux terrasses desquelles élèves et professeurs refaisaient le monde ou poursuivaient leurs cours. Matthew fouilla dans sa poche pour en extraire sa carte de métro. Il venait de s'engager sur le passage piéton pour rejoindre la station du T – la *red line* qui desservait le centre de Boston en moins d'un quart d'heure – lorsqu'une vieille Chevrolet Camaro pétaradante déboucha à l'angle de Massachusetts Avenue et de Peabody Street. Le jeune prof sursauta et marqua un mouvement de recul pour ne pas être écrasé par le coupé rouge vif qui s'arrêta à son niveau dans un crissement de pneus.

La vitre avant descendit pour laisser apparaître la chevelure rousse d'April Ferguson, sa colocataire depuis la mort de sa femme.

– Hello, beau brun, je te ramène ?

Le vrombissement du V8 détonnait dans cette enclave écolo qui ne jurait que par les vertus de la bicyclette et du véhicule hybride.

– Je préfère rentrer en transport en commun, déclina-t-il. Tu conduis comme si tu étais dans un jeu vidéo !

– Allez, ne fais pas ton pétochard. Je conduis très bien et tu le sais !

– N'insiste pas. Ma fille a déjà perdu sa mère. Je voudrais lui éviter de se retrouver orpheline à quatre ans et demi.

– Oh, ça va ! N'exagère pas ! Allez, trouillard, dépêche-toi ! Je bloque la circulation, là !

Pressé par les coups de klaxon, Matthew soupira et se résigna à se glisser dans la Chevrolet.

Demain

À peine eut-il bouclé sa ceinture, qu'au mépris de toutes les règles de sécurité la Camaro effectua un périlleux demi-tour pour partir en trombe vers le nord.

– Boston, c'est de l'autre côté ! s'insurgea-t-il en s'agrippant à la portière.

– Je fais juste un petit détour par Belmont. C'est à dix minutes. Et ne t'inquiète pas pour Emily. J'ai demandé à sa baby-sitter de rester une heure de plus.

– Sans même m'en parler ? Je te préviens, je...

La jeune femme passa deux vitesses avec célérité puis plaça une brusque accélération qui coupa la parole à Matthew. Une fois en vitesse de croisière, elle se tourna vers lui et lui tendit un carton à dessins.

– Figure-toi que j'ai peut-être un client pour l'estampe d'Utamaro, dit-elle.

April tenait une galerie d'art dans le South End : un lieu d'exposition spécialisé dans l'art érotique. Elle avait un vrai talent pour dénicher des pièces méconnues et pour les revendre en dégageant de belles plus-values.

Matthew fit glisser les élastiques pour découvrir une chemise en pur chiffon qui protégeait l'estampe japonaise. Une *shunga*¹ datant de la fin du XVIII^e siècle représentant une courtisane et l'un de ses clients se livrant à un acte sexuel aussi sensuel qu'acrobatique. La crudité de la scène était atténuée par la grâce du trait et la richesse des motifs des étoffes. Le visage de la geisha était d'une finesse et d'une élégance fascinantes. Pas étonnant que ce genre de gravure ait par la suite influencé aussi bien Klimt que Picasso.

1. Gravure japonaise érotique.

Demain

– Tu es certaine que tu veux t’en séparer ?
– J’ai reçu une offre qu’on ne peut pas refuser, lança-t-elle en imitant la voix de Marlon Brando dans *Le Parrain*.

– De la part de qui ?

– Un grand collectionneur asiatique de passage à Boston pour rendre visite à sa fille. Apparemment, il est prêt à faire affaire, mais ne reste en ville qu’une journée. Une telle occasion ne se représentera peut-être pas de sitôt...

La Chevrolet avait quitté le quartier universitaire. Elle emprunta la voie rapide qui longeait le *Fresh Pond* – le plus grand lac de Cambridge – sur plusieurs kilomètres avant d’arriver à Belmont, une petite ville résidentielle à l’ouest de Boston. April entra une adresse sur le GPS et se laissa guider jusqu’à un quartier chic et familial : une école entourée d’arbres voisinait avec une aire de jeux, un parc et des terrains de sport. On y trouvait même un marchand de glaces ambulant tout droit sorti des années 1950. Malgré l’interdiction formelle, la Camaro dépassa un bus scolaire et se gara dans une rue calme bordée de maisons.

– Tu viens avec moi ? demanda-t-elle en récupérant le carton à dessins.

Matthew secoua la tête.

– Je préfère t’attendre dans la voiture.

– Je fais aussi vite que possible, promit-elle en se recoiffant dans le rétroviseur, laissant une mèche ondulée lui couvrir l’œil droit à la manière de Veronica Lake.

Puis elle sortit de son sac un tube de rouge à lèvres, se remaquilla rapidement avant de terminer sa composition de femme fatale en réajustant le blouson en cuir rouge qui collait comme une peau à son tee-shirt échancré.

Demain

– Tu n’as pas peur d’en faire trop ? la provoqua-t-il.

– « J’suis pas mauvaise, j’suis juste dessinée comme ça », minauda-t-elle en reprenant la réplique et la voix de Jessica Rabbit.

Puis elle déplia ses jambes interminables moulées dans un legging et sortit de la voiture.

Matthew la regarda s’éloigner et sonner à la porte de la plus grande maison de la rue. Sur l’échelle de la sensualité, April n’était pas loin de la plus haute marche – mensurations parfaites, taille de guêpe, poitrine de rêve –, mais cette incarnation des fantasmes masculins aimait exclusivement les femmes et affichait haut et fort son homosexualité.

C’était d’ailleurs l’une des raisons pour lesquelles Matthew l’avait acceptée comme colocataire, sachant qu’entre eux il n’y aurait jamais la moindre ambiguïté. Et puis April était drôle, intelligente et espiègle. Certes, elle avait mauvais caractère, son langage était fleuri et elle était capable de colères homériques, mais elle savait comme personne rendre son sourire à sa fille et, pour Matthew, cela n’avait pas de prix.

Resté seul, il jeta un coup d’œil de l’autre côté de la rue. Une mère et ses deux jeunes enfants installaient dans leur jardin les décorations de fête. Il réalisa que Noël était dans moins d’une semaine et ce constat le plongea dans un mélange de chagrin et de panique. Il voyait avec terreur se profiler le premier anniversaire de la mort de Kate : ce funeste 24 décembre 2010 qui avait fait basculer son existence dans la souffrance et l’acablement.

Les trois premiers mois qui avaient suivi l’accident, la douleur ne lui avait laissé aucun répit, le dévastant

Demain

chaque seconde : une plaie à vif, la morsure d'un vampire qui aurait sucé toute vie en lui. Pour mettre fin à ce calvaire, il avait plusieurs fois été tenté par une solution radicale : se jeter par la fenêtre, se balancer au bout d'une corde, ingurgiter un cocktail corsé de médicaments, se loger une balle dans la tête... Mais chaque fois, la perspective du mal qu'il ferait à Emily l'avait retenu de passer à l'acte. Il n'avait tout simplement pas le droit d'enlever son père à sa fille et de bousiller son existence.

La révolte des premières semaines avait ensuite laissé la place à un long tunnel de tristesse. La vie s'était arrêtée, figée dans la lassitude, congelée dans une détresse au long cours. Matthew n'était pas en guerre, il était simplement abattu, écrasé par le deuil, fermé à la vie. La perte restait inacceptable. L'avenir n'existait plus.

Sur le conseil d'April, il avait toutefois fait l'effort de s'inscrire à un groupe de soutien. Il avait assisté à une séance, tentant de mettre des mots sur sa souffrance et de la partager avec d'autres, mais il n'y avait jamais remis les pieds. Fuyant la fausse compassion, les formules toutes faites ou les leçons de vie, il s'était isolé, errant dans son existence comme un fantôme, se laissant dériver pendant des mois, sans projets, anéanti.

Néanmoins, depuis quelques semaines, sans pouvoir dire qu'il « revivait », il lui semblait que, lentement, la douleur s'atténuait. Les réveils restaient difficiles, mais une fois à Harvard, il faisait illusion, assurant ses cours, participant aux réunions d'orientation avec ses collègues, certes, avec moins d'entrain qu'auparavant, mais en reprenant pied.

Ce n'est pas tant qu'il se reconstruisait, c'était plutôt qu'il acceptait peu à peu son état, en s'aidant justement

Demain

de certains concepts de son enseignement. Entre le fatalisme stoïcien et l'impermanence bouddhiste, il prenait désormais l'existence pour ce qu'elle était : quelque chose d'éminemment précaire et instable, un processus en perpétuelle évolution. Rien n'était immuable, surtout pas le bonheur. Fragile comme le verre, il ne devait pas être considéré comme un acquis, lui qui pouvait ne durer qu'un instant.

À travers des choses insignifiantes, il reprenait donc goût à la vie : une promenade sous le soleil avec Emily, un match de football avec ses étudiants, une blague particulièrement bien tournée d'April. Des signes réconfortants qui l'avaient incité à tenir à distance la souffrance et à bâtir une digue pour contenir son chagrin.

Mais cette rémission était fragile. La douleur guettait, prête à l'attraper à la gorge. Il suffisait d'un rien pour qu'elle le cueille par surprise, se déchaîne et réveille des souvenirs cruels : une femme croisée dans la rue qui portait le parfum de Kate ou le même imperméable, une chanson écoutée à la radio qui rappelait les jours heureux, une photo retrouvée dans un livre...

Ces derniers jours avaient été pénibles, annonçant une rechute. L'approche de l'anniversaire de la mort de Kate, les décorations et l'effervescence liées à la préparation des fêtes de fin d'année, tout le ramenait à sa femme.

Depuis une semaine, il se réveillait chaque nuit en sursaut, le cœur battant, trempé de sueur, hanté par le même souvenir : le film cauchemardesque des derniers instants de la vie de son épouse. Matthew était déjà sur les lieux lorsque Kate avait été transportée à l'hôpital

Demain

où ses collègues – elle était médecin – n’avaient pas pu la ranimer. Il avait vu la mort lui enlever brutalement la femme qu’il aimait. Ils n’avaient eu droit qu’à quatre années de bonheur parfait. Quatre ans d’une entente profonde, à peine le temps de poser les jalons d’une histoire qu’ils ne vivraient pas. Une rencontre comme ça n’arrive qu’une fois, il en était certain. Et cette idée lui était insupportable.

Les larmes aux yeux, Matthew s’aperçut qu’il était en train de triturer l’alliance qu’il avait gardée à l’annuaire. À présent, il transpirait et son cœur cognait dans sa poitrine. Il baissa la vitre de la Camaro, chercha une barrette d’anxiolytique dans la poche de son jean et la posa sous sa langue. Le médicament fondit doucement, lui apportant un réconfort chimique qui dilua sa fébrilité au bout de quelques minutes. Il ferma les yeux, se massa les paupières et respira profondément. Pour se calmer tout à fait, il avait besoin de fumer. Il sortit de la voiture, verrouilla la portière et fit quelques pas sur le trottoir avant d’allumer une cigarette et d’en tirer une longue bouffée.

Le goût âcre de la nicotine tapissa sa gorge. Il retrouvait un rythme cardiaque normal et se sentait déjà mieux. Les yeux clos, le visage offert à la brise automnale, il savoura sa cigarette. Il faisait bon. Le soleil filtrait à travers les branches. L’air était d’une douceur presque suspecte. Il resta quelques instants immobile avant d’ouvrir les paupières. Au bout de la rue, un attroupement s’était formé devant l’une des maisons. Curieux, il se rapprocha du cottage, typique de la Nouvelle-Angleterre : une vaste demeure tarabiscotée en bardage de bois, ornée d’un toit cathédrale surchargé de multiples fenêtres. Devant la

Demain

résidence, sur la pelouse, on avait organisé une sorte de braderie. Un « vide-grenier » caractéristique de ce pays où les habitants déménageaient plus de quinze fois dans leur vie.

Matthew se mêla aux nombreux curieux qui chenaient sur les cent mètres carrés de la pelouse. La vente était animée par un homme de son âge, au crâne dégarni et aux petites lunettes carrées, qui affichait un visage renfrogné et un regard fuyant. Vêtu de noir de la tête aux pieds, il avait la rigidité austère d'un quaker. À ses côtés, un shar-pei couleur sable se faisait les dents sur un os en latex.

À l'heure de la sortie des classes, le temps clément avait attiré beaucoup de monde en quête de bonnes affaires. Les étals débordaient d'objets hétéroclites : rames en bois, sac de golf, batte et gant de baseball, vieille guitare Gibson... Posé contre une clôture, un vélo BMX, cadeau de Noël incontournable du début des années 1980, puis, plus loin, des rollers et un skateboard. Pendant quelques minutes, Matthew fureta parmi les stands, retrouvant une kyrielle de jouets qui lui rappelèrent son enfance : yo-yo en bois clair, Rubik's Cube, Hippos gloutons, Mastermind, frisbee, peluche géante de E.T. l'extraterrestre, figurine de *La Guerre des étoiles*... Les prix étaient bas ; visiblement, le vendeur voulait se débarrasser rapidement du plus grand nombre d'objets possible.

Matthew s'apprêtait à quitter l'enceinte de la braderie lorsqu'il aperçut un ordinateur. C'était un modèle portable : un MacBook Pro, écran quinze pouces. Pas la dernière version de ce modèle, mais la précédente ou celle d'avant. Matthew s'approcha et examina la machine

Demain

sous toutes ses coutures. La coque en aluminium de l'appareil avait été personnalisée par un autocollant en vinyle appliqué au dos de l'écran. Le sticker mettait en scène une sorte de personnage à la Tim Burton : une Ève stylisée et sexy qui semblait tenir entre les mains le logo en forme de pomme de la célèbre marque informatique. En bas de l'illustration, on pouvait lire la signature « Emma L. » sans que l'on sache très bien s'il s'agissait de l'artiste qui avait dessiné la figurine ou de l'ancienne propriétaire de l'ordinateur.

Pourquoi pas ? songea-t-il en regardant l'étiquette. Son vieux Powerbook avait rendu l'âme à la fin de l'été. Il avait bien un PC à la maison, mais il avait besoin d'un nouveau portable personnel. Or, depuis trois mois, il remettait sans cesse cette dépense à plus tard.

L'objet était proposé à 400 dollars. Une somme qu'il jugea raisonnable. Ça tombait bien : en ce moment, il ne roulait pas sur l'or. À Harvard, son salaire de prof était confortable, mais après la mort de Kate, il avait à tout prix voulu conserver leur maison de Beacon Hill, même s'il n'en avait plus vraiment les moyens. Il s'était résolu à prendre une colocataire, mais même avec le loyer que lui payait April, les remboursements de l'emprunt engloutissaient les trois quarts de son revenu et lui laissaient peu de marge de manœuvre. Il avait même été obligé de vendre sa moto de collection : une Triumph de 1957 qui faisait autrefois sa fierté.

Il se rapprocha du responsable de la vente et lui désigna le Mac.

– Cet ordinateur fonctionne, n'est-ce pas ?

– Non, c'est uniquement un objet décoratif... Bien évidemment qu'il fonctionne, sinon je ne le vendrais pas

Demain

à ce prix-là ! C'est l'ancien portable de ma sœur, mais j'ai formaté moi-même le disque dur et j'ai réinstallé le système d'exploitation. Il est comme neuf.

– D'accord, je le prends, décida Matthew après quelques secondes d'hésitation.

Il fouilla dans son portefeuille. Il n'avait sur lui que 310 dollars. Gêné, il essaya néanmoins de négocier, mais l'homme lui opposa un refus très ferme. Vexé, Matthew haussa les épaules. Il allait tourner les talons lorsqu'il reconnut la voix enjouée d'April derrière lui.

– Laisse-moi te l'offrir ! dit-elle en faisant un signe pour retenir le vendeur.

– Il n'en est pas question !

– Pour fêter la vente de mon estampe !

– Tu en as obtenu le prix espéré ?

– Oui, mais pas sans mal. Le mec pensait que, pour ce prix-là, il avait aussi droit à une des positions du Kâmasûtra !

– « Tout le malheur des hommes vient de ce qu'ils ne savent pas rester au repos dans une chambre. »

– Woody Allen ?

– Non, Blaise Pascal.

Le vendeur lui tendit l'ordinateur qu'il venait d'emballer dans son carton d'origine. Matthew le remercia d'un hochement de tête, tandis qu'April réglait la somme promise. Puis ils se dépêchèrent de regagner la voiture.

Matthew insista pour conduire. Alors qu'ils rejoignaient Boston, coincés dans les embouteillages, il ne se doutait pas que l'achat qu'il venait de faire allait changer sa vie à tout jamais.

Miss Lovenstein

*Les chiens ne m'ont jamais mordue.
Seuls les hommes l'ont fait.*

Marilyn MONROE

**Bar du restaurant Emperor
Rockefeller Center, New York
18 h 45**

Installé au sommet du Rockefeller Center, le bar de l'Imperator dominait la ville, offrant une vue panoramique sur Manhattan. Sa décoration résultait d'un savant mélange de tradition et de design. Lors de la rénovation de l'établissement, on avait pris soin de conserver les boiseries, les tables Art déco et les fauteuils clubs en cuir. Cet aménagement conférait à l'endroit une ambiance « cosy » de vieux club anglais qui se conjugait à un espace plus moderne, à l'image du long bar lumineux en verre dépoli qui traversait la pièce.

Silhouette gracile et démarche légère, Emma Lovenstein se faufilait de table en table, servant les vins, invitant à la dégustation et expliquant avec pédagogie l'origine et l'historique des nectars. La jeune sommelière était douée pour communiquer son enthousiasme. L'envolée gracieuse de ses mains, la précision de ses

Demain

gestes, la franchise de son sourire : tout dans son apparence reflétait sa passion et son désir de la partager.

Un ballet de serveurs apporta l'avant-dernier plat.

– La tartine de pied de cochon gratinée au parmesan, annonça Emma tandis que montaient des murmures d'approbation au fur et à mesure que les invités découvraient leur plat.

Elle servit à chacun un verre de vin rouge en prenant soin de masquer l'étiquette puis, pendant quelques minutes, répondit aux questions des convives, égrenant les indices pour leur faire découvrir le vin.

– Il s'agit d'un morgon, Côte du Py, cru du Beaujolais, révéla-t-elle enfin. Un vin long en bouche, gourmand, tendu, nerveux et velouté aux arômes de fraise et de griotte, qui rivalise à merveille avec le caractère canaille du pied de cochon.

C'est elle qui avait eu l'idée de ces dégustations œnologiques hebdomadaires qui, grâce au bouche à oreille, connaissaient de plus en plus de succès. Le concept était simple : Emma proposait une dégustation de quatre vins accompagnés de quatre mets imaginés par le chef du restaurant gastronomique, Jonathan Lempereur. D'une durée d'une heure, chaque rencontre était organisée autour d'un thème spécifique, d'un cépage ou d'un lieu et était prétexte à une initiation ludique à l'œnologie.

Emma passa derrière le comptoir et fit signe aux serveurs d'apporter le dernier plat. Elle profita de ce moment de battement pour jeter un coup d'œil discret à son téléphone cellulaire qui était en train de clignoter. En prenant connaissance du SMS, elle eut un moment de panique.

Demain

Je suis de passage à New York cette semaine. On dîne ensemble ce soir ?
Tu me manques.
François

– Emma ?

La voix de son assistant la tira de la contemplation de son écran. Elle se ressaisit immédiatement et annonça à la salle :

– Pour conclure cette dégustation, nous vous proposons un ananas aux pétales de magnolia, accompagné de sa glace aux marshmallows caramélisés au feu de bois.

Elle ouvrit deux nouvelles bouteilles de vin et servit son auditoire. Après un jeu de devinettes, elle conclut :

– Un vin italien, piémontais, un moscato d’Asti. Un cépage gourmand, aromatique et aérien, légèrement pétillant et sucré. Un vin au nez de rose et aux bulles fines qui viennent soutenir élégamment la fraîcheur de l’ananas.

La soirée s’acheva sur des questions du public. Une partie des demandes concernait le parcours professionnel d’Emma, qui y répondit volontiers, ne laissant rien transparaître du trouble qui l’habitait.

Elle était née dans une famille modeste de Virginie-Occidentale. L’été de ses quatorze ans, son père, chauffeur routier, avait emmené sa famille visiter les vignobles de Californie. Pour l’adolescente, cette découverte avait été un véritable enchantement qui avait déclenché un intérêt et une passion pour le vin ainsi qu’une vocation toute trouvée.

Elle avait intégré le lycée hôtelier de Charleston qui proposait une formation solide en œnologie. Une fois

Demain

son diplôme en poche, elle avait quitté sans regret son bled paumé. Direction New York ! Elle avait d'abord été serveuse dans un établissement modeste, puis chef de rang dans un restaurant à la mode de West Village. Elle travaillait alors jusqu'à seize heures par jour, servant à table, conseillant les vins et s'occupant du bar. Un jour, elle était tombée sur un drôle de client. Quelqu'un dont elle avait immédiatement reconnu le visage : son idole, Jonathan Lempereur. Celui que les critiques gastronomiques surnommaient le « Mozart de la gastronomie ». Le chef dirigeait un prestigieux restaurant de Manhattan : le fameux *Imperator*, considéré par certains comme la « meilleure table du monde ». L'*Imperator* était vraiment le saint des saints, accueillant chaque année des milliers de clients venus des quatre coins de la planète, et il fallait souvent attendre plus d'un an pour obtenir une réservation. Ce jour-là, Lempereur déjeunait avec sa femme. Incognito. À l'époque, il possédait déjà des restaurants dans le monde entier. C'était un type incroyablement jeune pour être à la tête d'un tel empire.

Emma avait pris son courage à deux mains et avait osé aborder l'« idole ». Jonathan l'avait écoutée avec intérêt et, très vite, le déjeuner s'était transformé en entretien d'embauche. Le succès n'avait pas tourné la tête de Lempereur. Il était exigeant, mais humble, toujours à l'affût de nouveaux talents. Au moment de régler l'addition, il lui avait tendu sa carte en disant :

– Vous commencez demain.

Le lendemain, elle signait un contrat de chef sommelier adjoint à l'*Imperator*. Pendant trois ans, elle s'était formidablement bien entendue avec Jonathan.

Demain

Lempereur avait une créativité débordante et la recherche de l'accord entre les mets et le vin avait toute sa place dans sa cuisine. Professionnellement, elle avait réalisé son rêve. L'année précédente, après une rupture conjugale, le chef français avait rendu son tablier. Le restaurant avait été repris, mais même si Jonathan Lempereur n'était plus aux fourneaux, son esprit continuait à imprégner les lieux, et les plats qu'il avait créés figuraient toujours à la carte.

– Je vous remercie pour votre présence et j'espère que vous avez passé une bonne soirée, lança-t-elle pour mettre fin à la séance.

Elle salua les clients, fit un rapide débriefing avec son assistant et récupéra ses affaires pour rentrer chez elle.

★

Emma prit l'ascenseur et en quelques secondes se retrouva au pied du Rockefeller Center. Il faisait nuit depuis longtemps. De la buée sortait de sa bouche. Le vent glacial qui balayait le parvis n'avait pas découragé les nombreux badauds se pressant contre les barrières pour photographier l'immense sapin de Noël qui dominait la patinoire. Haut d'une trentaine de mètres, l'arbre ployait sous les guirlandes électriques et les décorations. Le spectacle était impressionnant, mais donna le cafard à Emma. Ça avait beau être un cliché, le poids de la solitude était vraiment plus lourd lors des fêtes de fin d'année. Elle s'approcha du bord du trottoir, ajusta son bonnet et resserra son écharpe tout en scrutant les lumineux sur le toit des taxis, espérant, sans trop y croire, repérer une voiture libre. Malheureusement, c'était l'heure de pointe et tous les *yellow cabs* qui passaient

Demain

devant elle avaient déjà chargé des passagers. Résignée, elle fendit la cohue et marcha d'un pas pressé jusqu'à l'angle de Lexington Avenue et de la 53^e Rue. Elle s'en-gouffra dans la station de métro et prit la ligne E, direc-tion *downtown*. C'était prévisible, le wagon était bondé et elle voyagea debout, comprimée par les autres usagers.

Malgré les secousses, elle extirpa son téléphone et relut le SMS qu'elle connaissait pourtant par cœur.

Je suis de passage à New York cette semaine. On dîne ensemble ce soir ?
Tu me manques.
François

Va te faire foutre, sale connard. Je ne suis pas à ta disposition ! fulmina-t-elle en ne quittant pas l'écran des yeux.

François était l'héritier d'un important vignoble du Bordelais. Elle l'avait rencontré deux ans plus tôt lors d'un voyage de découverte des cépages français. Il ne lui avait pas caché qu'il était marié et père de deux enfants, mais elle avait néanmoins répondu à ses avances. Emma avait prolongé son voyage en France et ils avaient passé une semaine de rêve à parcourir les routes du vin de la région : la célèbre « route du Médoc » sur la piste des grands crus classés et des châteaux, la « route des coteaux » avec ses églises romanes et ses sites archéologiques, les bastides et les abbayes de l'Entre-Deux-Mers, le village médiéval de Saint-Émilion... Par la suite, ils s'étaient revus à New York, au gré des déplacements professionnels de François. Ils avaient même passé une autre semaine de vacances à Hawaï. Deux ans

Demain

d'une relation épisodique, passionnelle et destructrice. Deux ans d'attente déçue. Chaque fois qu'ils se retrouvaient, François promettait qu'il était sur le point de quitter sa femme. Elle ne le croyait pas vraiment, bien entendu, mais elle l'avait dans la peau, alors...

Et puis un jour, tandis qu'ils devaient partir en week-end, François lui avait envoyé un message pour lui dire qu'il aimait encore sa femme et qu'il souhaitait mettre fin à leur relation. Plusieurs fois déjà dans sa vie, Emma avait flirté avec les limites – boulimie, anorexie, scarifications –, et l'annonce de cette rupture ouvrit un gouffre en elle.

Un sentiment profond de vide l'avait alors dévastée. Ses lignes de fracture s'étaient creusées, ses zones de fragilité avaient contaminé tout son être. Soudain, l'existence n'avait plus rien à lui offrir et la vie lui avait semblé n'être que douleur. Pour faire taire cette souffrance, elle n'avait trouvé comme solution que de s'allonger dans sa baignoire et de se taillader les poignets. Deux profonds coups de cutter à chaque bras. Ce n'était pas un appel à l'aide, ce n'était pas du cinéma. Cette crise suicidaire avait été brutale, déclenchée par cette déception amoureuse, mais le mal venait de plus loin. Emma voulait que sa vie s'arrête, et elle aurait réussi si son imbécile de frère n'avait choisi ce moment pour débarquer dans son appartement, lui reprochant de n'avoir pas payé ce mois-ci la maison de retraite de leur père.

En repensant à cet épisode, Emma sentit un long frisson glacer son échine. La rame de métro arriva à la station de la 42^e Rue, terminal des bus. Là, le wagon se

Demain

vida et elle put enfin trouver une place. Elle venait de s'asseoir lorsque son portable vibra. François insistait :

Je t'en supplie, chérie, réponds-moi. Laissons-nous une nouvelle chance. Fais-moi un signe. S'il te plaît.

Tu me manques tellement.

Ton François

Emma ferma les yeux et respira lentement. Son ancien amant était un manipulateur égoïste et inconstant. Il savait user de sa séduction pour se composer un personnage de héros au grand cœur et assurer son emprise sur elle. Il était capable de lui faire perdre tout contrôle. Il savait cruellement profiter de ses faiblesses et de son manque de confiance en elle. Il s'engouffrait dans ses failles, grattait ses cicatrices. Surtout, il avait l'art de farder la réalité pour présenter les choses à son avantage, quitte à la faire passer pour une mythomane.

Pour ne pas être tentée de répondre, elle éteignit son portable. Elle avait consacré trop d'efforts pour se défaire de son emprise. Elle refusait de retomber dans son piège juste parce qu'elle se sentait seule à l'approche de Noël.

Car son pire ennemi n'était pas François. Son pire ennemi, c'était elle-même. Elle ne pouvait se résoudre à vivre sans passion. Derrière son côté lisse et drôle, elle connaissait son impulsivité, son instabilité émotionnelle qui, lorsqu'elles prenaient le dessus, la plongeaient alternativement dans des périodes de profonde dépression et d'euphorie incontrôlable.

Elle se méfiait de sa terreur de l'abandon qui pouvait la faire basculer à tout moment et sombrer dans l'auto-

Demain

destruction. Sa vie affective était jonchée de relations douloureuses. En amour, elle avait trop donné à des personnes qui ne le méritaient pas. Des sales types comme François. Mais il y avait en elle quelque chose qu'elle ne comprenait pas, qu'elle ne maîtrisait pas. Une force obscure, une addiction la poussant dans les bras d'hommes qui n'étaient pas libres. Elle recherchait sans discernement une sorte de fusion, sachant très bien qu'au fond ces relations ne lui apporteraient ni la sécurité ni la stabilité auxquelles elle aspirait tant. Mais elle insistait et, avec dégoût, elle se faisait la complice de leurs infidélités, brisant des ménages, même si c'était contraire à ses valeurs et à ses aspirations.

Heureusement, la psychothérapie qu'elle suivait depuis quelques mois l'avait aidée à prendre du recul et à se méfier de ses émotions. Désormais, elle savait qu'elle devait penser à se protéger et à se tenir éloignée des individus néfastes.

Elle arriva au terminal de la ligne : la station World Trade Center. Ce quartier du sud de la ville avait été complètement dévasté par les attentats. Aujourd'hui, il était toujours en travaux, mais bientôt, plusieurs tours de verre et d'acier domineraient la skyline new-yorkaise. Un symbole de la capacité de Manhattan à sortir plus fort de toutes les épreuves, pensa Emma en montant les escaliers pour rejoindre Greenwich Street.

Un exemple à méditer...

Elle marcha d'un pas vif jusqu'au croisement de Harrison Street et s'engagea sur l'esplanade d'un complexe d'habitations constitué de hauts bâtiments de brique marron construits au début des années 1970, lorsque TriBeCa n'était qu'une zone industrielle recou-

Demain

verte d'entrepôts. Elle composa le code d'entrée et poussa des deux bras une lourde porte en fonte.

Pendant longtemps, le 50 North Plaza avait abrité des centaines d'appartements à loyers modérés dans ses trois tours de quarante étages. Aujourd'hui, les prix avaient flambé dans le quartier et l'immeuble allait être rénové. En attendant, le hall avait une allure triste et délabrée : murs décrépis, éclairage terne, propreté douteuse. Emma prit le courrier dans sa boîte aux lettres et emprunta l'un des ascenseurs pour rejoindre l'avant-dernier étage où se trouvait son appartement.

– Clovis !

À peine avait-elle franchi le seuil que déjà son chien rebondissait devant elle, lui faisant fête.

– Laisse-moi au moins refermer la porte ! se plaignit-elle en caressant la peau ample du shar-pei qui ondulait en plis secs et durs.

Elle posa son sac et joua quelques minutes avec le chien. Elle aimait sa silhouette compacte et robuste, sa truffe épaisse, ses yeux francs enfoncés dans sa tête en triangle, son air gentiment boudeur.

– Toi, au moins, tu me seras toujours fidèle !

Comme pour le remercier, elle lui servit un gros bol de croquettes.

L'appartement était petit – à peine 40 mètres carrés –, mais il avait du charme : parquet clair en bois brut, murs de briques apparentes, grande baie vitrée. La cuisine ouverte s'articulait autour d'un comptoir en grès noir et de trois tabourets en métal brossé. Quant au « salon », il était envahi de livres classés sur des étagères. Fictions américaines et européennes, essais sur le cinéma, ouvrages sur le vin et la gastronomie. L'immeuble avait

Demain

quantité de défauts : une vieille plomberie, des dégâts des eaux récurrents, une buanderie infestée de souris, des ascenseurs toujours en panne, une climatisation défectueuse, des murs si fins qu'ils tremblaient pendant les orages et ne laissaient rien ignorer de l'intimité des voisins. Mais la vue était envoûtante et dégagée, dominant le fleuve et offrant des perspectives à couper le souffle sur Lower Manhattan. En enfilade, on voyait la succession des buildings illuminés, des quais de l'Hudson et des embarcations qui glissaient sur le fleuve.

Emma retira manteau et écharpe, pendit son tailleur sur un mannequin, enfila un vieux jean et un tee-shirt trop large des Yankees avant de rentrer dans la salle de bains se démaquiller.

Le miroir lui renvoya l'image d'une jeune femme de trente-trois ans aux cheveux bruns légèrement ondulés, au regard vert clair et au nez pointu sur lequel s'égrenaient quelques taches de rousseur. Dans ses (très) bons jours, on pouvait lui trouver une vague ressemblance avec Kate Beckinsale ou Evangeline Lilly, mais aujourd'hui n'était pas un bon jour. Ultime effort pour ne pas se laisser envahir par la tristesse, elle adressa au miroir une grimace moqueuse. Elle ôta ses lentilles de contact qui lui piquaient les yeux, chaussa sa paire de lunettes de myope et gagna la cuisine pour se préparer du thé.

Brrr, ça caille ici, frissonna-t-elle en s'emmitouflant dans un plaid et en augmentant la puissance du radiateur. Comme l'eau tardait à bouillir, elle s'installa sur l'un des tabourets du bar et ouvrit son ordinateur portable posé sur le comptoir.

Elle mourait de faim. Elle se connecta au site d'un restaurant japonais qui livrait à domicile et se

Demain

commanda une soupe miso ainsi qu'un assortiment de sushis, de makis et de sashimis.

Elle reçut un e-mail de confirmation, vérifia sa commande et l'heure de livraison, puis en profita pour parcourir ses autres messages, redoutant un courrier de son ancien amant.

Heureusement, il n'y avait pas de message de François.

Mais il y avait un autre courrier, énigmatique, écrit par un certain Matthew Shapiro.

Un homme dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant.

Et qui allait bouleverser sa vie...